

tuberculose. L'action du dispensaire, toute bienfaisante qu'elle soit, ne suffit plus : l'hospitalisation s'impose.

On a fait grand bruit au sujet du Sanatorium, et le Congrès de Berlin a été une véritable apothéose des institutions allemandes ; leur installation parfaite, la discipline énergique qui y règne, la direction constante et raisonnée qu'on y donne en ont fait un moyen curatif de premier ordre. Ces maisons ne reçoivent toutefois que les malades légèrement atteints ; leurs portes sont fermées aux contagieux. De plus, le coût élevé de leur pension, leur éloignement des centres, et la longue durée du traitement les mettent hors de portée des malades qui bien souvent ont plus besoin d'être hospitalisés, les pauvres. Personne ne songe à contester leur valeur, des statistiques fort brillantes la prouvent. Ils continuent une méthode thérapeutique très importante. Leur éloge n'est plus à faire.

L'hôpital n'a pas de statistiques à offrir parce que tout autre doit être l'orientation de son travail. Il offre au tuberculeux quel qu'il soit, et quels que soient les pronostics portés sur son état, un asile que plus souvent la société et la famille avec raison lui refusent.

Là, l'exemple et l'entraînement briseront les préjugés, s'il en existe, et la bonne humeur des autres malades aidant, le nouveau venu s'accoutumera à considérer son état et sa condition sous un angle spécial qui lui permet de conserver son âme à l'abri de la tristesse. Enfin comme tous les tuberculeux à l'optimisme, il lui arrivera d'oublier, grâce à l'ambiance, ses déceptions et ses douleurs, tout entier à l'espoir d'une guérison prochaine, peut-être un peu problématique, mais qui ne lui laisse aucun doute. C'est pour le malade l'existence assurée, sans souci du lendemain, c'est l'espoir, c'est le repos. C'est aussi pour la société un semeur de germes mis désormais dans l'impossibilité de nuire.

Ne l'oublions pas, la tuberculose doit nous préoccuper tout autant pour ceux qu'elle menace, que pour ceux qu'elle a atteints. Et la victoire dans cette lutte que nous livrons, ne réside pas tant dans une thérapeutique que l'avenir ne laisse même pas entrevoir, que dans le triomphe d'une méthode qui mette en jeu tous les mécanismes capables d'empêcher la pullulation et la dissémination des germes. Or, l'hôpital remplit mieux que tout autre institution ces principes de prophylaxie individuelle et sociale.

Est-ce à dire que l'hôpital doive cantonner son œuvre aux insoumis, aux indigents et aux contagieux ? Loin de nous cette pensée. Il peut et doit pouvoir au traitement des malades aux premières étapes de la maladie ; il doit par suite remplir l'office du sanatorium.

D'abord faisons justice de cette appréhension malheureusement trop répandue, que le voisinage, à l'hôpital, d'un malade contagieux est un danger pour celui que la maladie a légè-